

D' AVEZAC
VIE DE LAMARMORA
ET DE WASHINGTON

N. 34

SALE

ov.
anea

VITTORIO EM. III

7
9

FONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE

BIBLIOTECA

B. Prov.
Miscellanea

^B
27
179

NAPOLI

VITTORIO EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XXVII

mis. B-27-179

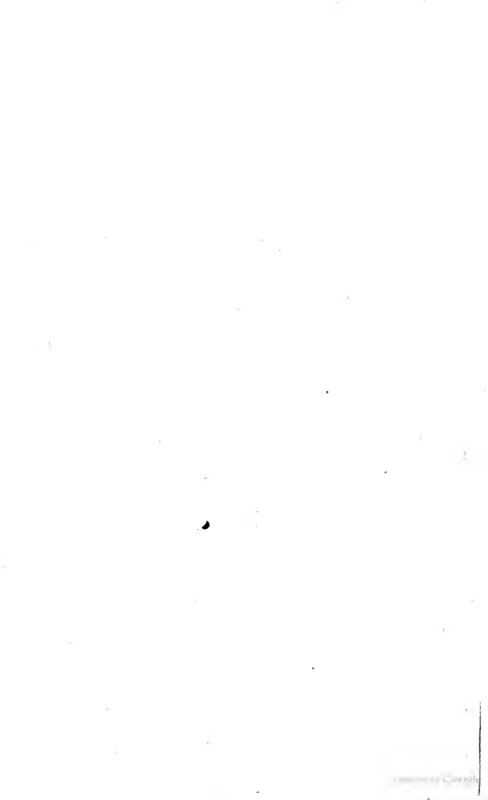


Palchetto

Num.° d'ordine

86

1328



678686

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DU LIEUTENANT GÉNÉRAL
ALBERT DE LA MARMORA
ET DU CONTRE-AMIRAL
JOHN WASHINGTON

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

LUE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 18 DÉCEMBRE 1863

PAR

M. D'AVEZAC

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE
MEMBRE ÉTRANGER, HONORAIRE OU CORRESPONDANT
DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES
DE LONDRES, GENÈVE, FRANCFORT, BERLIN, VIENNE ET BOMBAY,
ET DE DIVERSES AUTRES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



PARIS

IMPRIMERIE DE E. MARTINET

RUE MIGNON, 2

1864

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL

ALBERT DE LA MARMORA

ET LE CONTRE-AMIRAL

JOHN WASHINGTON

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Messieurs,

Sur la liste, trop souvent décimée, des correspondants étrangers de la Société de géographie, la mort a, de son doigt inexorable, effacé pendant le cours de l'année qui s'achève, deux noms éminents entre tous : celui du lieutenant général Albert de la Marmora, et celui du contre-amiral John Washington ; deux hommes qui avaient consacré, dans des voies diverses, une activité égale à des travaux d'une haute valeur pour tous les amis de la science aux progrès de laquelle sont dévoués nos communs efforts. Initié de longue date à leurs labeurs, ayant reçu de leur vieille amitié la communication de leurs dernières études, la tâche m'est échue de venir rappeler devant vous, en cette occasion solennelle, les services que chacun d'eux a rendus à la géographie à travers les exigences officielles de la vie publique, dont les préoccupations ne laissent quelquefois plus de place à d'autres pensées.

I.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL.

ALBERT DE LA MARMORA

Né à Turin le 7 avril 1789, d'une des familles les plus distinguées du Piémont, Joseph-Albert Ferrero de la Marmora était le second de huit frères, entre lesquels nous avons vu briller à la fois quatre lieutenants généraux : Charles-Emmanuel, l'ainé, marquis de la Marmora et prince de Masserano, premier aide de camp du roi Charles-Albert, dans cette entreprise chevaleresque et prématurée de l'indépendance italienne, qui vint échouer dans le désastre de Novare ; puis Albert, le second, notre collègue ; puis encore Alexandre (le créateur de ces agiles bersagliers dont nous avons les analogues dans nos chasseurs de Vincennes) enlevé par le choléra pendant la guerre de Crimée ; enfin, le plus renommé de tous, Alphonse, qui fut ministre de la guerre, survivant aux trois autres, revêtu aujourd'hui du grade suprême de général d'armée, et commandant à Naples.

Les deux premiers, que la différence d'âge ne séparait entre eux que d'une année, reçurent en commun, dans le sein de leur famille, une éducation solide et

libérale, au milieu du retentissement des victoires qui couvraient le sol italien de nos trophées, à cette époque de grandeur et d'enivrement, où les populations annexées de proche en proche au nouvel empire, acceptaient avec joie la destinée qui les appelait au partage de tant de gloire et de renommée. Occupé par nos troupes depuis 1796, directement soumis à notre administration militaire depuis 1790, le Piémont avait enfin été réuni à la France par un sénatus-consulte du 11 septembre 1802; et le gouvernement central s'appliquait désormais à consolider l'assimilation des six nouveaux départements ainsi formés, répandant à propos ses faveurs sur les familles les plus considérables du pays; celle de la Marmora en eut sa part : quand nos deux jeunes gens furent près de l'âge viril, l'aîné obtint l'épaulette à dix-neuf ans dans un régiment de cavalerie, et Joseph-Albert fut admis comme élève à l'école spéciale militaire de Fontainebleau, où il entra le 11 octobre 1806. Là, il mit toute son ardeur à perfectionner son instruction, suivant avec une application particulière les leçons de géodésie de Puissant, qui laissèrent dans son esprit une empreinte ineffaçable, de même que la discipline sévère maintenue à l'école par le général Bellavène, l'avait façonné à ces habitudes de régularité et d'assiduité au travail qu'il conserva toute sa vie.

Un décret du 28 avril 1807, qui lui conférait le grade de sous-lieutenant au 1^{er} régiment d'infanterie de ligne, lui fit quitter l'école pour rejoindre son corps alors employé en Calabre, sous les ordres de Macdonald, à réduire le brigandage organisé, comme de nos jours, à l'encontre de la royauté nouvelle que l'Empereur avait

installée sur le trône de Naples. Rentré en France vers la fin de 1808, notre jeune officier aurait bien voulu échapper au désœuvrement de la vie de garnison en se frayant la carrière des états-majors. Berthier, qui commandait la division militaire de Turin, demanda l'autorisation de l'employer directement sous ses ordres à ce titre; mais la règle n'admettait à cette position que des capitaines, et le ministre la refusa au sous-lieutenant.

Au surplus, la guerre vint le reprendre bientôt pour la campagne ouverte au printemps de 1809, en Italie, par quelques succès des Autrichiens, presque aussitôt repoussés, poursuivis, battus à Raab, à Léoben, par cette valeureuse armée qui fit plus de prisonniers qu'elle ne comptait de soldats, et qui, saluée à son arrivée auprès de Vienne par un magnifique éloge du grand empereur, prit bientôt sous ses yeux une glorieuse part à la meurtrière bataille de Wagram.

La paix qui suivit allait rendre au jeune Albert de la Marmora un repos dont il avait un urgent besoin : une maladie grave le détermina à rentrer dans la vie civile en donnant sa démission le 20 mai 1811. Mais en ces temps de luttes armées perpétuelles, il ne pouvait y avoir de renonciation absolue au service militaire; quand la santé lui fut revenue il trouva sa place, avec le grade de lieutenant d'artillerie, dans les cohortes de la garde nationale organisées pour la défense du territoire, et il fut spécialement employé à la garde des côtes de la Spezzia : c'était au commencement de 1813. Bientôt les cohortes furent mobilisées et fournirent des soldats et des officiers à l'armée active : Albert de la Marmora fut rattaché avec son grade de

lieutenant au 101^e régiment d'infanterie de ligne, et combattit à Lutzen, puis à Bautzen, de manière à mériter la croix de la Légion d'honneur, qui lui fut conférée par un décret du 22 juillet suivant.

Mais des désastres allaient succéder à ces victoires. Le nouveau légionnaire subit, avec l'armée d'Oudinot, la défaite de Gross Beeren, et se fit remarquer dans la retraite qui suivit, par la fermeté avec laquelle il se maintint, malgré l'ordre même de son colonel, dans une position dont l'abandon eût compromis le salut de toute sa brigade. Il se trouvait ensuite, le 16 octobre, devant Leipzig, à cette effroyable mêlée de trois jours consécutifs, au second desquels le corps où il servait, séparé du gros de l'armée, fut contraint de chercher un refuge dans Torgau, où vinrent aussitôt l'assaillir le typhus et les vicissitudes d'un siège rigoureux, jusqu'à une reddition inévitable, qui des assiégés fit autant de prisonniers de guerre. C'était à la veille de la chute de l'Empire; quand elle fut consommée par l'abdication du 6 avril 1814, Albert de la Marmora, rendu à sa nationalité, put rentrer à Turin au mois de mai suivant, en même temps que le roi Victor-Emmanuel de Savoie venait reprendre possession de ses États de terre ferme.

L'ex-lieutenant de l'armée impériale dut sans doute à la haute position sociale de sa famille d'échapper, sinon aux défiances, au moins aux rigueurs de la réaction qui accompagna le retour de l'ancien souverain; il fut admis comme lieutenant dans le régiment des gardes; mais la croix de la Légion d'honneur, désormais proscrite, fut remplacée par celle de l'ordre militaire de Savoie, nouvellement institué. Et quand l'exilé

de l'île d'Elbe réapparut tout à coup au milieu de ses vieilles légions, pour tenir tête encore une fois à toute l'Europe, les troupes piémontaises, rangées désormais sous une autre bannière, eurent leur rôle parmi les vengeurs des nationalités méconnues, dans ce dernier acte du grand drame napoléonien; Albert de la Marmora se trouvait avec elles à la prise de Grenoble, et fut récompensé de sa conduite dans l'assaut du 6 juillet 1815, par le grade de capitaine qui lui fut accordé au commencement de l'année suivante.

Les loisirs de la paix rendirent enfin à cet esprit actif et studieux la faculté de consacrer selon son goût, à la culture des sciences, les aptitudes variées qu'il tenait d'une éducation sérieuse et forte. Les défiances de la politique lui donnèrent même, à cet égard, une liberté plus complète qu'il ne devait s'y attendre; il fut soupçonné de participation au mouvement libéral devant lequel le roi Victor-Emmanuel avait abdiqué sa couronne le 13 mars 1821, en laissant à son successeur Charles-Félix le triste destin de subir l'intervention armée de l'Autriche pour réprimer ces aspirations nationales; signalé par ses amitiés avec les chefs du mouvement, aussi bien que par la noble franchise de ses opinions et de ses discours, Albert de la Marmora fut, par une décision rendue à la fin de 1821, mis en non activité par retrait d'emploi, et confiné dans l'île de Sardaigne. Je dirai tout à l'heure quels fruits les sciences le plus étroitement alliées à la géographie, et surtout la géographie positive elle-même, ont retirés du séjour forcé d'un tel investigateur dans un pays dont l'Europe dédaigneuse s'était jusqu'alors à peu près contentée de savoir le

nom. Mais je veux en finir d'abord avec les phases ultérieures de la carrière militaire et politique de notre ancien collègue.

Le gouvernement, se relâchant de sa rigueur, lui rendit, en 1825, son grade de capitaine, en l'attachant à l'état-major du vice-roi ; et lorsqu'en 1829, le prince de Carignan Charles-Albert vint visiter l'île de Sardaigne, il fut choisi pour accompagner dans cette tournée l'héritier futur de la couronne ; ce fut pour le prince une occasion de remarquer le mérite spécial de cet officier distingué, qu'il ne voulut pas laisser plus longtemps dans l'oubli ; sous son influence bienveillante, le capitaine fut promu, cette année même, au grade de major ; puis, son auguste protecteur étant devenu roi le 27 avril 1831, il fut rappelé sur le continent comme lieutenant-colonel d'état-major, et bientôt compris parmi les premiers chevaliers dans le conseil de l'ordre du Mérite civil, fondé le 29 octobre suivant. Il devint colonel en 1835, puis adjudant général, et major général en 1840. (C'est alors qu'il échangea le titre de chevalier, dont il s'était précédemment contenté, pour celui de comte, qui lui appartenait par sa naissance). Il eut, en 1841, pour destination dans son nouveau grade, le commandement de l'école royale de marine établie à Gènes, conservant ainsi, jusqu'à un certain point, dans une situation paisible, le loisir de continuer les travaux scientifiques auxquels l'Europe prêtait déjà une attention méritée.

Des interruptions cependant ne pouvaient manquer de survenir. Lorsqu'au mois de mars 1848, le roi Charles-Albert eut arboré le drapeau de l'indépendance italienne, le vieux soldat de Wagram et de

Leipzig sentit lui peser lourdement la chaîne qui le retenait au service sédentaire de la marine, et il sollicita avec instance la faveur de reprendre, au moins pendant la guerre qui se préparait, un emploi actif dans l'armée de terre. Il reçut en conséquence, le 10 avril, l'ordre de se rendre à Venise pour y prendre le commandement des milices rassemblées par le gouvernement provisoire ; mais il eut à subir, dans cette mission, les déceptions les plus amères, des difficultés inouïes, de mesquines rivalités, des périls, des embarras et des dégoûts de toute espèce, qu'il ne surmonta qu'à force de patriotisme, d'abnégation, de prudence et de fermeté. Enfin, après avoir maintenu intact l'honneur du drapeau royal au milieu des provocantes récriminations d'une démocratie aveuglément irritée par la capitulation de Milan, il quitta Venise, le 6 septembre, avec les troupes régulières qui lui avaient été envoyées du Piémont, et opéra son retour sur l'escadre sarde, emportant du moins un tardif témoignage d'affection et de gratitude de la part des autorités vénitiennes. Débarqué à Ancône, il reprenait à Gênes, le 18 octobre, le commandement de l'école royale de marine.

Il avait été inscrit au nombre des premiers sénateurs appelés à faire partie du nouvel établissement constitutionnel ; il reçut encore du roi Charles-Albert, le 4 mars 1849 (vingt jours avant le désastre de Novare et l'abdication de son bienfaiteur), le grade de lieutenant général, avec les pleins pouvoirs de commissaire extraordinaire en l'île de Sardaigne, où l'anarchie avait besoin d'être réprimée : sa fermeté, inflexible et douce à la fois, parvint à rétablir complète-

ment l'ordre sur tous les points, et au bout de sept mois, il résignait volontairement ses pouvoirs exceptionnels pour ne garder que ceux de commandant général militaire de l'île. Enfin, tourmenté par la goutte et désireux du repos après quarante-cinq années de services, il prit sa retraite le 5 octobre 1851, et reçut à cette occasion la grand'croix de l'ordre de saint Maurice et saint Lazare, dont il était commandeur depuis 1845. Il fut, en outre, fait grand officier de l'ordre militaire de Savoie à la réorganisation de 1857. Il n'avait point oublié, au surplus, de reprendre sa croix d'honneur gagnée à Bautzen, ni de réclamer cette médaille française de Sainte-Hélène, commémorative des grandes guerres napoléoniennes auxquelles se rapportaient les souvenirs ineffaçables de ses plus belles années.

Telle a été la carrière officielle de l'homme public ; mais de quelque lustre que l'élévation du grade militaire, la dignité sénatoriale, les hautes distinctions honorifiques, l'aient pu orner, ce n'est point là qu'est le titre véritable qui consacre à nos yeux et qui doit perpétuer dans l'avenir le nom d'Albert de la Marmora : c'est par une œuvre géographique importante, fruit de ses labeurs personnels, que son individualité se détache de la masse commune de ses contemporains ; le militaire, l'orateur politique, demeure perdu dans la foule où tant d'autres ont brillé d'un éclat égal, s'ils ne l'ont éclipsé ; mais le géographe qui seul, n'ayant mission que de lui-même, a entrepris et mené à fin le travail considérable que nous avons de lui sur la Sardaigne, celui-là s'est acquis une renommée durable, avec laquelle auront à compter ceux qui désormais

s'occuperont à un titre quelconque de la géographie de la Sardaigne. Telle est la suprême récompense qu'au jour de la justice les sciences et les lettres dispensent à ceux qui les ont fidèlement servies. Soyons donc, Messieurs, dévoués avec ardeur à ces nobles études, qui déjà nous attirent à elles par les jouissances immédiates qu'elles offrent à notre esprit, et qui promettent en outre à la persistance de nos efforts, peut-être un peu de cette renommée si digne de tous nos vœux.

J'ai dit quelle liberté absolue de se livrer aux occupations de son choix les rigueurs d'une politique réactionnaire étaient venues, à la fin de 1821, ajouter aux loisirs que la paix de 1815 avait déjà faits à notre studieux officier. La chasse, et les recherches d'histoire naturelle qui s'y allient en quelque sorte d'elles-mêmes, avaient été son premier délassement, et il avait fait, en 1819, un voyage dans l'île de Sardaigne, qui lui avait procuré la découverte de plusieurs nouvelles espèces d'oiseaux d'Europe, classées presque aussitôt, d'après ses indications, dans le manuel d'ornithologie de Temminck. Dans ses courses à la poursuite des hôtes emplumés des forêts, il avait été frappé de l'existence de ces milliers de constructions cyclopéennes en cône tronqué, connues sous le nom de nouragues, répandues sur le sol de l'île, et c'est à les venir étudier qu'il avait consacré un second voyage, fait en 1820 et 1821, dont les résultats furent aussitôt adressés à notre célèbre académicien Petit-Radel.

Sa mise en non activité, avec confinement en Sardaigne, le ramena dans cette île au mois de février 1822, pour un temps indéterminé, qui de fait se prolongea sans interruption au delà de neuf années; et

ce fut alors que, indépendamment de la chasse aux oiseaux et aux papillons, où la rencontre des bandits entremêla parfois de fâcheux épisodes, il s'occupa de l'étude minéralogique du sol, recueillant sur place une série complète des échantillons de toutes les roches, dont il notait à mesure le gisement et l'étendue; et formant de cette collection trois exemplaires parfaitement semblables, il déposa l'un au musée local de Cagliari, envoya le second au musée royal de Turin, et le troisième aux galeries du Jardin des Plantes à Paris, consignait ainsi d'avance à la garde de ces trois établissements les pièces justificatives de la description géologique qu'il se proposait de publier, et à laquelle il préluait par un mémoire sommaire, inséré, dès 1824, dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, et répété bientôt après dans le *Bulletin de la Société de géographie*.

La pénurie absolue d'une carte suffisamment exacte de la Sardaigne, sur laquelle il pût rapporter le résultat de ses reconnaissances géologiques, lui fit sentir la nécessité de faire des corrections profondes à celle du père Thomas Napoli, la moins imparfaite que l'on eût alors, et il entreprit résolument d'en construire une nouvelle, d'après ses propres vérifications sur le terrain, en mettant à profit, après quinze ans d'intervalle, les leçons de géodésie qu'il avait reçues à l'école militaire de Fontainebleau de notre ancien collègue le colonel Puissant.

Or, dans ses courses multipliées par monts et par vaux, ce n'est pas uniquement le sol, dans ses formes extérieures ou dans sa constitution intime, mais encore ses forces productives, ses habitants et leurs mœurs,

ses monuments antiques et ses annales écrites, qui, tour à tour, appelèrent l'attention de notre voyageur, si bien qu'au bout de quatre années de ces excursions laborieuses, pendant lesquelles il avait fouillé tous les recoins de l'île, il se trouvait en possession d'une masse de matériaux de toute sorte pour un ouvrage descriptif, annoncé dès 1824, où devaient se ranger, en quatre grandes divisions successives, les résultats de tant d'actives et persévérantes études.

Il en fit paraître en 1826 la première partie, rédigée en français et imprimée à Paris, contenant la description statistique, physique et politique du pays, précédée d'un aperçu historique, et accompagnée de nombreux dessins, dont le plus curieux, entre tous, est un portrait de l'auteur lui-même en son attirail de voyage, surchargé, comme le Robinson de Daniel Foe, de tout un bagage d'instruments et de provisions qui lui permettent de se suffire à lui-même au milieu des exigences diverses de sa situation isolée. Cette première partie était comme une introduction générale, que devaient suivre, en autant de volumes, et à bref délai selon son espérance, la description spéciale des lieux, le tableau des richesses naturelles dans les trois règnes, et enfin la géographie ancienne et les antiquités. Mais les difficultés matérielles, et la lenteur forcée du travail géodésique et topographique dans lequel il s'était engagé, déroutèrent ses prévisions.

Aux deux années qu'il y avait alors déjà péniblement employées, il en joignit huit autres encore, luttant seul, avec une patiente tenacité contre les obstacles dont l'atmosphère, les animaux et les hommes embarrassaient ses opérations, et quand il eut ainsi recueilli les élé-

ments du réseau géodésique de sa carte, il se prit à douter de leur perfection et voulut leur faire subir une révision générale. Heureusement qu'il avait acquis, par le mérite et la notoriété de ses travaux, un degré de considération favorable à la poursuite de son œuvre ; autrefois simple correspondant de l'Académie de Turin, il était devenu, à sa rentrée sur le continent en 1831, membre des deux classes de cette savante compagnie, et le gouvernement ne refusa point à l'académicien l'autorisation de se livrer exclusivement, sans être retenu par les exigences du service militaire, à l'achèvement de l'œuvre utile et glorieuse qu'il s'était imposée ; il obtint même la faculté de s'adjoindre comme collaborateur le chevalier Charles de Candia, alors capitaine d'état-major et depuis officier général, avec lequel il se rendit en Sardaigne à la fin de 1834, pour soumettre à une vérification complète toutes ses opérations antérieures de triangulation, y encadrer convenablement ses levés de détail, enfin rattacher le réseau sarde à la triangulation française de la Corse et par là même au grand réseau géodésique du continent européen.

Se réservant les triangles du premier ordre et confiant ceux du second ordre à son collaborateur, il vint à bout, en quatre campagnes, du travail sur le terrain, des calculs consécutifs, et de la construction graphique de la carte ; si bien qu'en décembre 1838 le dessin original était à Paris, entre les mains de l'artiste habile chargé d'en exécuter la gravure.

A l'exemple de la carte officielle des États de terre ferme dressée par le corps d'état-major sarde, et dont la publication avait lieu vers la même époque, celle de l'île de Sardaigne fut dessinée à l'échelle du 250 000^e,

et les reliefs du terrain exprimés dans le système de la lumière oblique, dont les effets sont aisément saisissables par l'œil le moins exercé. Une réduction à moitié de l'échelle procura, en attendant l'émission de la grande carte, une feuille destinée à accompagner l'ouvrage descriptif, dont la publication fut alors reprise.

Comme il s'était écoulé plus de douze années depuis la mise en circulation du premier volume, il fut jugé convenable d'en faire d'abord une seconde édition revue et rajeunie, augmentée d'une notice des travaux géodésiques accomplis, et accompagnée d'un atlas gravé avec plus d'élégance que l'ancien ; cette édition nouvelle fut publiée à Paris en 1839. Et l'année suivante parut la seconde partie de l'ouvrage, comprenant, sous le titre commun d'*antiquités*, les monuments primitifs tels que pierres levées, tombeaux de géants, nouraghes, et idoles anté-historiques ; d'autre part, les inscriptions, médailles, tombeaux et édifices de l'époque romaine, et en même temps, ce qui est pour nous d'un intérêt plus prochain, la géographie ancienne puisée aux sources grecques et latines, et considérée dans son application au sol, désormais reconnu avec une suffisante exactitude pour offrir une base solide à une étude plus sérieuse qu'il n'avait été possible de la faire jusqu'alors. Combien de fois nous avons discuté ensemble de ce sujet, si cher à tous deux, chacun apportant sa part de lumières, l'un simplement le fruit de ses études de cabinet, l'autre sa connaissance admirablement précise du territoire où se devaient enchaîner les indications géographiques de l'antiquité.

L'auteur s'était flatté de l'espoir que sa grande carte pourrait voir le jour cette même année ; mais les

lenteurs inévitables d'une gravure exécutée avec une grande perfection, retardèrent jusqu'en 1845 la publication de cette œuvre capitale, pour laquelle le labeur dévoué et la fortune personnelle d'un simple particulier avaient rivalisé sans désavantage avec les travaux de même espèce les plus remarquables, accomplis sous l'action directe des gouvernements.

Il s'écoula douze ans encore avant que fût livrée au public, sous le titre de *Description géologique*, la troisième partie de ce *Voyage en Sardaigne*, qui occupa la meilleure moitié de la vie de notre collègue : au lieu d'un volume promis il y en eut deux de publiés ; mais le second était sorti d'une autre plume que la sienne, et formait un appendice spécialement consacré à la paléontologie.

Enfin en 1860 parut, en deux volumes aussi, avec le titre particulier d'*Itinéraire*, la quatrième et dernière partie de l'ouvrage, désormais complet, sur la Sardaigne, dont il avait commencé en 1819 à recueillir les premiers matériaux.

C'est toujours à ce sujet inépuisable de sa constante étude que se rattachaient de près ou de loin ses communications, soit à l'Académie de Turin, soit à d'autres compagnies savantes ; et de même les dernières lettres qu'il m'a écrites en janvier et février de cette année, sur la nature et l'âge géologique des grès et des sables du Ssahhra, et dont la société de géographie a bien voulu insérer des extraits dans son *Bulletin* de mars, se liaient directement à la question générale de l'âge des roches analogues qu'il avait observées en Sardaigne ainsi que dans tout le bassin occidental de la Méditerranée.

La goutte, qui depuis longtemps lui livrait de cruels assauts et ne lui permettait plus de quitter Turin, le saisit plus gravement le 3 mai dernier, et en quelques jours envahit sa poitrine, lui enleva l'usage de la parole, éteignit sa pensée, et l'emporta enfin tout entier dans la matinée du 18 mai, à l'âge de soixante-quatorze ans accomplis. Ses restes ont été transportés à Biella, où se trouve le vieux manoir de sa famille.

Il avait reçu en 1855, le 16 novembre, dans un voyage en Sardaigne, le diplôme de citoyen de la ville de Cagliari; dans un autre voyage, en 1857, le 10 septembre, une députation de la même ville était venue lui annoncer qu'une médaille de bronze allait être frappée à son intention, au nom de la Sardaigne reconnaissante, et qu'en outre son buste en marbre serait inauguré dans le musée, où en effet il a été placé de son vivant. Après sa mort un éloge solennel a été publiquement prononcé en son honneur dans la salle principale de l'Université de Cagliari, conformément à une résolution du municipale; diverses notices sur sa vie et ses écrits ont été publiées en Piémont et en Sardaigne; d'autres éloges lui seront consacrés dans le sénat italien, au sein de l'Académie royale de Turin, et ailleurs encore: la Société de géographie de Paris, qui le comptait parmi ses correspondants étrangers, ne pouvait manquer de payer à la mémoire du laborieux auteur de la grande carte de la Sardaigne, levée et dessinée de ses propres mains, le juste tribut de sa haute estime.

II.

LE CONTRE-AMIRAL

JOHN WASHINGTON

Après un intervalle de quatre mois à peine, une autre tombe s'est prématurément fermée à quelques lieues de nous, sur un homme non moins digne de nos regrets et de notre souvenir, le contre-amiral John Washington.

Il portait aussi un nom illustre, mais d'une illustration récente : celle qu'à la fin du siècle dernier s'était acquise dans un autre hémisphère le fondateur de l'indépendance américaine. Ce nom, désormais éteint dans le nouveau monde, était resté, en Angleterre, le patrimoine d'un ministre anglican, recteur de la paroisse de Crondale dans le Hampshire, et chapelain de l'évêque de Winchester ; c'est de lui que le reçut à son tour son fils John Washington, notre collègue, né le 1^{er} janvier 1800, à Odiham, petite ville du même diocèse sur la route de Londres.

Il n'avait guère plus de douze ans quand la mort subite de son père vint suspendre avant le terme les études qu'il avait commencées à Winchester, dans l'établissement de Hyde-Abbey-School, sous la direc-

tion d'un habile professeur, le docteur Richards : il fut destiné à la carrière maritime; et bientôt après, le capitaine James Saunders, commandant la frégate la *Junon*, désignée pour faire partie de la station navale de Halifax, sur les côtes de l'Amérique septentrionale, le recevait à son bord, le 15 mai 1812, en qualité de volontaire de première classe. L'apprentissage était rude, en ces temps de guerre, et le jeune Washington eut à prendre, dès son début, une part active à de nombreux engagements dans la Chesapeake, à la capture de divers bâtimens ennemis, et enfin à la déconfiture, après trois heures de combat, le 20 juin 1813, de quinze canonnières réunies dans une même attaque contre la *Junon* ; il se comporta dans toutes les péripéties de cette campagne, avec une résolution et un sang-froid qui lui valurent, de la part du capitaine Saunders, cet éloge, qu'il montrait au feu la même aisance que dans un salon. — Quarante-deux ans plus tard un éloge tout semblable était décerné à son propre fils, à bord du *Duke of Wellington*, devant Sweaborg, par le capitaine Caldwell.

Au mois d'octobre 1813, John Washington passait comme midshipman à bord de la frégate la *Sybilie*, qui fut mise au printemps de 1814 sous les ordres du capitaine Thomas Forrest ; et il fit sur ce bâtiment, du commencement de mai à la fin de septembre, à la poursuite du commodore américain Rogers jusque dans les eaux du Spitzberg, une croisière qui a mérité, par les observations scientifiques dont elle fut l'occasion, plus de renommée que ne lui en auraient acquis des faits de guerre. A bord de la *Sybilie* était embarqué comme *master* (titre spécial qu'on ne traduirait qu'imparfaite-

ment en français par celui de *premier maître de timonnerie*) William Bain, devenu plus tard sir William Bain, pourvu depuis 1811 de ce grade modeste, qu'il a conservé jusqu'en 1853 : dans ses attributions rentrait, avec tout ce qui concerne la conduite du navire, le soin des observations magnétiques, et par conséquent une question à peine examinée jusqu'alors, mais qui dès longtemps néanmoins avait été signalée par l'astronome Wales, compagnon de Cook, et dont la solution avait été entrevue par Flinders ; question étudiée maintenant avec un intérêt de plus en plus attentif, et devenue d'une haute importance aujourd'hui, par suite de la multiplicité croissante des bâtiments en fer et des vaisseaux cuirassés : je veux parler de cette déviation soudaine de la déclinaison, au même instant, en un même lieu, au gré des changements de direction de l'axe du navire. William Bain institua à bord de la *Sybilie* une série continue d'observations comparatives d'azimut répétées matin et soir, pour déterminer avec précision la déviation magnétique corrélative aux diverses orientations de la frégate ; et ce fut le midshipman Washington qui eut la charge expresse de ces observations, ainsi que des calculs qui s'y rattachaient, et dont les résultats ont été ultérieurement publiés dans un livre bien connu de William Bain sur cette matière.

Après avoir quitté la *Sybilie* au mois de novembre 1814, le jeune Washington fut admis au Collège royal de la marine, à Portsmouth, et se livra à l'étude avec une ardeur et un succès qui furent récompensés par la médaille d'or annuellement accordée à l'élève jugé au concours le plus instruit dans les mathématiques et l'astronomie nautique.

A sa sortie de l'École, il fut embarqué, en mai 1816, sur le vaisseau le *Forth*, qui ralliait la station des côtes de l'Amérique septentrionale, où il servit encore plus de trois années ; après quoi il passa sur le *Vengeur*, puis à bord du *Superbe*, tous deux affectés à la station des côtes de l'Amérique méridionale dans l'Océan Pacifique. Au milieu des vicissitudes de la carrière maritime, la chance des combats n'est ni la plus fréquente, ni la plus redoutable : pendant une manœuvre de nuit à laquelle Washington prenait part de sa personne, sur le *Vengeur*, la chute d'un matelot tombant de la mâture directement sur sa tête, lui fit courir risque de la vie par la violence du choc, qui lui brisa les dents et le lança à la mer, où il aurait infailliblement péri, obscur et oublié, sans le concours empressé que tous les bâtiments de la flotte mirent à lui porter secours : triste destinée du marin, que l'accomplissement du plus simple devoir met chaque jour en face de la mort, sans qu'une seule étincelle de gloire le vienne récompenser du dévouement avec lequel il s'y expose.

Nommé lieutenant de vaisseau le 1^{er} janvier 1821, avec autorisation de revenir en Angleterre par la voie qu'il lui conviendrait de choisir, Washington en profita pour débarquer à Valparaiso, franchir les Andes chiliennes entre cette ville et celle de Mendoza, et couper ensuite directement à travers les Pampas jusqu'à Buenos-Ayres, effectuant ainsi à cheval, avec un seul compagnon, un voyage plein d'intérêt et de curiosité, dont les exemples n'étaient point alors si communs que de nos jours.

Rentré en Angleterre, il y reçut, le 15 février 1823,

une destination pour les Indes occidentales, à bord du *Parthian*, sur lequel il passa deux années. Il obtint ensuite la faculté de voyager sur le continent européen, et visita la France, l'Espagne et l'Italie (qu'il devait revoir bien d'autres fois encore), y séjournant assez pour se familiariser complètement avec les langues de ces divers pays, ne négligeant d'ailleurs aucune occasion d'enrichir son esprit de quelque conquête intellectuelle de plus.

Il reprit la mer en 1827 pour quatre années encore, à destination de la Méditerranée, et s'embarqua le 14 mai sur le *Weazle*, d'où il passa, le 12 décembre, sur le *Dartmouth*. Une fois de plus les chances du service à bord lui devaient être néfastes : une commotion inattendue, pendant qu'il vérifiait le pointage des canons dans un exercice à feu, en rade de Malte, déterminna dans sa poitrine une hémorrhagie si grave, que des soins assidus et prolongés pendant six semaines à terre parvinrent seuls à la conjurer, et que même après son apparente guérison ses camarades s'opposaient à ce qu'il se risquât de longtemps aux fatigues de son service.

Aussi, l'occasion lui ayant été offerte, pendant une relâche à Gibraltar, d'accompagner dans une mission à l'intérieur de l'empire de Maroc, M. Drummond Hay, consul général d'Angleterre à Thangeh, il profita avec joie du congé que lui accordait à cet effet son commandant, sir Thomas Fellowes, capitaine du *Dartmouth* : la géographie allait y gagner des notions plus précises et une carte plus exacte qu'on n'en avait eu jusqu'alors de cette contrée.

L'ambassade anglaise, partie de Thangeh le 1^{er} no-

vembre 1829, arrivait le 27 décembre suivant à la ville impériale de Maroc, d'où elle repartit le 7 janvier 1830; et faisant un détour au sud-est jusqu'aux montagnes habitées par les Schelloulh, elle reprit ensuite vers Thangeh, où elle rentra le 6 février. Le lieutenant Washington avait levé sa route à grand point, en l'assujettissant à un certain nombre d'observations astronomiques; il avait mesuré la hauteur, jusqu'alors inconnue ou simplement conjecturale, de quelques-unes des cimes de l'Atlas, ainsi que l'élévation des plaines, recueilli des notes de toute espèce sur le pays et les populations diverses qui l'habitent: avec ces matériaux il dressa une carte toute nouvelle du Maroc, et rédigea une relation sommaire du voyage, dont la Société royale géographique de Londres reçut communication au mois d'avril 1831, et qu'elle publia dans le premier volume de son précieux *Journal*.

Un important recueil, fondé l'année suivante sous le titre de *Nautical magazine*, reçut également du lieutenant Washington, et fit paraître en octobre 1832, dans un des cahiers de son premier volume, une description graphique avec un mémoire explicatif (l'un et l'autre sans nom d'auteur), d'un modèle de marégraphe ou, comme disent les Anglais, *self registering tide gauge*, nouvellement installé à titre d'essai dans l'arsenal royal de Sheerness.

Il savait occuper ainsi d'une manière instructive et utile les loisirs d'un séjour à terre qui se prolongea plusieurs années encore après qu'il eut obtenu, le 14 août 1833, le grade de *commander*, qui répond chez nous à celui de capitaine de frégate. L'amitié du savant hydrographe de l'amirauté anglaise, le célèbre

capitaine Beaufort, donnait une direction profitable à son ardeur pour le travail. Il comptait en outre parmi les membres les plus assidus et les plus capables de la Société géographique de Londres ; et quand elle se trouva privée, au commencement de 1836, de son primitif secrétaire, le capitaine Alexandre Maconochie, que des lettres de service appelaient à une destination lointaine, elle porta naturellement son choix, pour le remplacer, sur le *commander* Washington, qui fut élu, le 6 mai, à cette honorable fonction.

Il y apporta les mêmes qualités qui avaient fait le principal mérite de son prédécesseur, et son action personnelle ne fut pas moins favorable à la prospérité croissante de l'association, qui se manifestait par l'importance et l'étendue progressive de ses volumes annuels. Il y introduisit, au terme de la première année de son exercice, un aperçu des travaux de la Société et des progrès de la géographie pendant l'année écoulée, à l'exemple de ce que faisait à Paris, depuis l'origine, le secrétaire de notre Commission centrale ; et il donna encore un résumé semblable à la fin de la deuxième année ; cette innovation en détermina une autre, qui se substitua bientôt à la première, et qui s'est perpétuée, en mettant dans la bouche du président ce discours solennel ou *address*, qui passe annuellement en revue les travaux géographiques du monde entier.

La commune renommée attribuée aussi à Washington une lettre au Président et au Conseil de la Société royale géographique de Londres, signée uniquement des initiales A. Z., relative à l'expédition antarctique confiée alors par le gouvernement des États-Unis au capitaine Wilkes, et suggérant l'idée d'en faire une

semblable au compte de l'Angleterre : idée qui fut bientôt après réalisée par la navigation accomplie en ces parages sous les ordres du capitaine sir James Clark Ross. Cette lettre, dont un exemplaire avait été remis par l'auteur à notre collègue D'Urville, au moment où il se disposait lui-même à une tentative vers le pôle sud, fut traduite en français par l'illustre marin, et imprimée aussitôt dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois de mai 1837 ; tandis que l'original, par une discrète réserve qu'il est permis de regretter aujourd'hui, n'avait point été inséré dans le *Journal* de la Société géographique de Londres.

Washington avait introduit aussi à notre exemple, dans les volumes publiés sous sa direction, une section distincte consacrée à l'analyse des ouvrages étrangers sur lesquels il lui semblait important d'appeler l'attention ; mais cette marche n'a plus été suivie après sa résignation.

Son tour vint, en effet, de quitter pour une destination officielle, ces fonctions de secrétaire qu'il avait remplies avec une si intelligente activité, une si grande distinction ; et après cinq années d'exercice, un successeur lui fut nommé dans la séance du 24 mai 1841.

Au surplus, sa nouvelle destination ne l'enlevait point à la géographie ; elle était au contraire spécialement géographique, mais d'une spécialité moins attrayante pour le vulgaire : il s'agissait de l'hydrographie de la mer du Nord, pour laquelle était devenue indispensable une révision générale des cartes et des instructions qui avaient vieilli. C'était à la fois un travail à la mer et un travail de cabinet, qui allait exiger une longue suite d'années ; il s'y dévoua courageuse-

ment et se mit aussitôt à l'œuvre à bord du *Shearwater*, dont il prit le commandement le 16 mars 1841. C'est pendant qu'il y était employé que le baptême du prince de Galles ayant amené en Angleterre le roi de Prusse, le *commander* John Washington se trouva appelé à convoyer l'auguste visiteur, auquel il fut spécialement présenté en cette occasion, comme un ami, par le baron Alexandre de Humboldt, qui accompagnait son souverain ; et le monarque se porta gracieusement à demander que la promotion au grade de capitaine de haut bord, dont cet officier recommandable avait l'expectative, fût avancée de quelques mois, à sa considération ; ce qui valut en effet à notre collègue d'être nommé capitaine de vaisseau le 16 mars 1842.

Il continua ses opérations hydrographiques à bord du navire à vapeur le *Blazer*, dont il prit le commandement en janvier 1843 pour ne le quitter qu'à la fin de 1847, remplissant quelquefois en même temps certaines commissions spéciales, telles que l'enquête sur l'état des rivières, rivages et ports de refuge du royaume-uni, et plus tard l'enquête sur la condition des grandes pêcheries du nord-est de l'Écosse.

Le temps et l'espace me manqueraient pour dire tout ce que cet homme actif et dévoué accomplit de labeurs en dehors des exigences de ses fonctions publiques. Son concours, en 1839, aux travaux de la Société pour l'extinction de la traite des esclaves et pour la civilisation de l'Afrique, son rôle personnel, en 1849, dans les efforts de l'Institution nationale des bateaux de sauvetage, ne sauraient être assez hautement appréciés.

Je dois me borner à quelques lignes sur les derniè-

res phases de sa carrière officielle. A la retraite du contre-amiral sir Francis Beaufort, au commencement de 1855, le capitaine John Washington fut désigné, par le savant hydrographe lui-même, comme le successeur qu'il serait le plus utile de lui donner, et cette opinion fut partagée par les lords de l'Amirauté. La tâche était belle, et devint bientôt des plus laborieuses : le nouveau directeur du Bureau hydrographique n'eut plus de repos qu'il n'eût imprimé à son service cette activité, cette promptitude d'action dont il offrait lui-même le plus parfait exemple. Les documents accumulés depuis des années dans les cartons furent repris, examinés, utilisés; les publications de cartes et d'instructions rajeunies par les corrections qu'exigeaient des vérifications récentes, celles de cartes et de mémoires le plus nouvellement recueillis dans les parages moins connus, se succédèrent avec une ponctualité, une abondance inaccoutumées. Il n'y épargnait point son travail personnel, et dans les cas pressés, le matin le retrouvait encore courbé sur le bureau devant lequel il était assis depuis la veille.

Le grade de contre-amiral, qui lui fut conféré le 12 avril 1862, n'était qu'une bien faible compensation à tant de dévouement et d'abnégation. Je disais tout à l'heure qu'il avait consacré plusieurs années à une minutieuse révision, sous voiles, de toute l'hydrographie de la mer du Nord; eh bien, dans les volumes du *Pilote de la mer du Nord*, publiés par ses soins depuis son accession à l'amirauté, précédés de courtes préfaces simplement signées de ses initiales, et dont les dernières portent la date de janvier 1863, là où se trouvent énumérées les sources consultées, les autori-

tés suivies, pas un mot, pas un seul, du travail personnel de celui qui a revu, contrôlé, corrigé tout cela.

L'excès du travail avait, en ces derniers temps, porté une atteinte profonde à sa santé ; sa famille s'en inquiéta, les médecins ordonnèrent une renonciation temporaire absolue à toute contention de l'esprit. Un congé lui fut accordé au printemps, pour un mois ; il vint le passer au Havre. L'arrivée du second de ses fils, qui était resté éloigné de lui pendant près de quatre années, dans les mers de Chine, où il servait comme lieutenant de vaisseau, lui causa une satisfaction dont l'heureuse influence se manifestait déjà au bout de quelques jours, lorsqu'un ordre de départ, reçu presque aussitôt par le jeune marin, pour une destination dans l'Océan Pacifique, vint porter un coup fatal au pauvre malade : il courut à Londres pour réclamer contre un éloignement si hâtif ; il échoua dans sa démarche, et demeura atterré. Pour le distraire, on le conduisit en Suisse ; mais le mal s'aggravait, de longs évanouissements trahissaient l'épuisement de ses forces ; et il fut ramené à Paris, puis au Havre, dans un état désespéré.

C'est là que, deux ans auparavant, il s'était séparé de l'aîné de ses fils, George, envoyé au Caire par le *Foreign Office*, comme chapelain du consulat général britannique en Égypte ; c'est là qu'il reçut, pendant qu'il pouvait encore sentir l'amertume de cette nouvelle séparation, les adieux de départ de son deuxième fils Henri-Holford, destiné en dernier lieu, par une concession inespérée de l'Amirauté, à servir dans la Méditerranée. Le dernier de ses enfants, Francis-Palmer, cadet de l'artillerie royale, resta seul avec sa mère et sa

sœur auprès du lit de mort de son père, se résignant à encourir, par cette pieuse absence, l'ajournement de sa commission d'officier : car les services publics ont des règles austères qui ne peuvent fléchir devant les considérations privées les plus légitimes. Et leur impassible rigidité devait même encore, à l'homme dévoué dont ils avaient usé la vie, mais dont la responsabilité survivait à ses forces épuisées, demander officiellement de faire connaître « quand il se croirait en état de reprendre ses fonctions » !

L'amiral Washington avait crayonné un projet de réponse portant résignation de son emploi. Mais qu'en était-il besoin ? Un mal sans remède continuait rapidement son œuvre de destruction, et finit par éteindre en lui toute apparence extérieure de sentiment et de pensée. Après vingt jours de cette lente agonie où l'intelligence ne se trahit plus que par de rares éclairs, le contre-amiral John Washington rendit le dernier soupir, au matin du 16 septembre dernier, avant qu'il eût accompli sa soixante-troisième année.

Les sympathies de toute la population du Havre, au milieu de laquelle il avait, à diverses reprises, fait un séjour prolongé, éclatèrent en ce moment suprême, de manière à toucher vivement la famille de l'amiral, profondément émue, en effet, de voir, dans une ville étrangère, tant de cœurs s'associer à sa légitime douleur. Les autorités locales, tant civiles que militaires et maritimes, se montrèrent empressées à lui rendre les honneurs funèbres, en assistant en grande tenue de deuil à ses obsèques, ainsi que les officiers et une grande partie de l'équipage du yacht impérial le *Prince Jérôme* alors en rade, sans parler des sujets anglais

qui y avaient naturellement leur place. Sa dépouille mortelle repose maintenant dans le cimetière protestant de Sainte-Marie du Havre.

Il avait eu l'honneur, dans la récente élection d'un correspondant étranger de l'Institut, d'être porté sur la liste des candidats proposés au choix de l'Académie des sciences par la section de géographie et de navigation ; et ses titres scientifiques avaient été, à cette occasion, exposés en détail, et soumis à l'appréciation de cette illustre compagnie. Il appartenait, depuis 1845, à la Société royale de Londres ; il était, de plus, affilié de longue date à un grand nombre de sociétés savantes ou philanthropiques répandues en toutes les parties du monde, et dans le sein desquelles un juste tribut d'éloges est réservé sans doute à ses mérites variés. La Société de géographie de Paris a voulu, pour sa part, dès sa première réunion solennelle après une telle perte, rendre par ma bouche ce public témoignage de ses sympathies et de ses regrets, à la mémoire du collègue (pour moi du vieil ami) qu'elle avait inscrit depuis un quart de siècle sur le tableau de ses correspondants étrangers.

Paris, ce 18 décembre 1863.

D'AVEZAC.

678686

